Dossier de presse



Théâtre de Belleville
01 48 06 72 34
16, Passage Piver, Paris XI[E]
M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75
theatredebelleville.com

Tarifs
Abonné.es : 12€ / Plein 28€
Réduit 19€ / -26 ans 12€
(-1€ sur la billetterie en ligne)

Yoni

Service de presse Zef

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

contact@zef-bureau.fr
www.zef-bureau.f



Yoni

Du mardi 6 octobre 2026 au dimanche 31 janvier 2027

Création au Théâtre de Belleville

Oct. : Mar. 6 et 13 - mer. - jeu. 19h, sam. 21h15 - dim. 15h

Nov., déc. et janv. : Lun. 21h15 - mar. - mer. - jeu. 19h - dim. 15h

Durée 1h30 · **À partir de 14 ans**

Texte, mise en scène et interprétation Isaac Eder
Sous le regard amical de Gildas Milin

Production Théâtre de Belleville
Soutien ENSAD de Montpellier

Résumé

Yoni, franco-israélien et fils de rabbin, grandit là où tout est d'avance décidé pour lui : la foi de sa famille, une communauté et un uniforme qui l'attend. À l'âge où l'on ne choisit pas vraiment, il part faire son service militaire obligatoire en Israël. Mais ce futur n'est pas le sien. Il prend son destin en main : l'armée ? La religion ? Et si c'était le théâtre ?

Une galerie de personnages hauts en couleur et des sketchs qui s'enchaînent pour raconter le poids de l'héritage... et le prix à payer pour s'en affranchir. Un récit qui refuse la haine - né ailleurs, sous un autre nom, n'importe qui aurait pu être Yoni.

Le spectacle

Avant qu'un mot soit dit, il y a une présence sur un plateau et trois questions dans la salle. Qui est-il ? D'où vient-il ? Où va-t-il ? Je veux que les spectateurs se les posent en s'asseyant, qu'ils les posent au personnage, et qu'ils finissent par se les poser à eux-mêmes. C'est dans cette circulation que tient tout le spectacle.

Yoni y croit. Le spectateur aussi.

De l'enfance à l'armée, puis au théâtre, Yoni traverse trois mondes qui lui apprennent une langue, lui trouvent un collectif et une place. Trois perspectives, trois façons de lui dire qui il devrait être, trois manières de dire « nous » et presque aucune pour dire « je ». Le jour où il dit vraiment « je », trois phrases suffisent à défaire ce qui a mis vingt ans à se construire. Autour de Yoni, ça parle beaucoup. Ce sont souvent les autres qu'on entend — ceux qui l'ont élevé, formé, corrigé, aimé. Chacun a sa langue et sa manière d'avoir raison. C'est par eux qu'on comprend d'où Yoni vient, dans quelle ambiance il a grandi, ce qu'on attend de lui. Et c'est lui qui les rejoue, un par un, neuf figures, avec leurs voix et leurs manies. On n'imite jamais aussi bien que ceux qu'on aime.

L'adresse directe, le jeu physique, le chant et les transformations à vue font de la salle son partenaire. *Yoni* est une comédie. Le rire ne détourne pas des questions de croyance, d'appartenance ou de violence : il permet de les approcher sans installer le public au-dessus du personnage. Il naît de la langue, du corps et de l'excès. On rit parfois avant de savoir si l'on en a le droit. Cette hésitation fait partie du spectacle.

Note d'intention

Yoni doit choisir. Ou pas.

Nous venons tous de quelque part : d'un corps, d'une famille, d'une langue, d'une histoire. Tout cela nous précède - c'est ce qu'on appelle la filiation, la part qu'on n'a pas choisie. Elle peut transmettre de l'amour, des gestes et une force ; elle peut aussi devenir une frontière, une dette ou un rôle et il semble alors difficile de s'en détacher.

Mais un lien n'existe pas seulement parce qu'on l'a reçu. Il faut encore l'accueillir, le construire, parfois le réinventer. À côté de la filiation, il y a donc la philiation : la part qu'on choisit. L'amitié, l'attention, la décision de reconnaître quelqu'un comme un proche. La filiation dit d'où nous venons ; la philiation dit avec qui nous décidons de vivre. Deux façons d'appartenir.

Yoni se tient entre les deux, sans savoir encore comment passer de l'un à l'autre. Ses appartenances peuvent le soutenir et lui donner une direction. Elles peuvent aussi l'enfermer, décider à sa place ou abîmer le regard qu'il porte sur les autres. Un groupe aussi peut se refermer : on dit « nous », et il arrive que ce soit contre « eux ». Alors on peut se poser la question : peut-on vivre sans appartenance ? La pièce ne tranche pas. Elle demande plutôt : comment appartenir sans disparaître, hériter sans obéir à tout, se séparer sans haïr ?

Avant un sujet, quelqu'un

Je veux que la salle rencontre d'abord quelqu'un : sa voix, son corps, son geste, son silence, son rire, ses larmes. L'origine, on l'apprend toujours après. Je ne cherche donc pas à dissimuler les appartenances de Yoni, mais à les laisser apparaître au fil de la rencontre. Si son origine était annoncée avant l'entrée en salle, chacun pourrait arriver avec une opinion déjà prête. Je veux suspendre ce réflexe : ne pas réduire un visage à une catégorie, ni un individu au groupe où on le range. Cela n'efface ni les responsabilités ni la violence : au contraire, on voit mieux comment quelqu'un pense, juge, obéit, résiste - ou cesse parfois de le faire.

Le théâtre non plus n'échappe pas à ce réflexe : il a ses codes, ses hiérarchies, ses ferveurs et ses cases. Il peut accueillir quelqu'un tel qu'il est, ou l'enfermer dans une image écrite d'avance. Yoni le sait. C'est pourtant là qu'il cherche à dire « je ».

Ni pour, ni contre. Juste humain.

Lors des premières représentations, des spectateurs venus d'horizons très différents, croyants et non-croyants, ont ri ensemble et reconnu des fragments de leur propre histoire. C'est le mouvement que je cherche : partir du plus intime pour ouvrir le plus vaste. Une famille peut en faire entendre d'autres ; une armée, d'autres armées ; une violence, d'autres violences.

L'autofiction n'est pas le sujet du spectacle : c'est sa porte d'entrée. Yoni parle depuis une histoire précise pour rejoindre ce qui nous traverse tous : le besoin d'être accueilli, la peur d'être exclu, le désir d'appartenir et celui de rester libre. L'amour n'y est pas qu'une morale. Il est aussi un geste : une manière de tenir quelqu'un debout sans lui demander d'abord qui il est.

Note de mise en scène

Il n'y a qu'un corps qui change

Au-dessus du plateau, les vêtements pendent au bout de cordes. Vides, ils dessinent des silhouettes. Selon la lumière et le mouvement, ils deviennent des corps sans chair, des absences, des esprits, peut-être des ancêtres - des vies suspendues au-dessus de Yoni. En passant sous eux, l'acteur semble marcher dans sa mémoire.

Les cordes peuvent alors se lire comme des lignes de filiation : elles relient, soutiennent, font descendre ce qui précède et remontent ce qui s'éloigne. Lorsque l'acteur tire sur une corde, saisit un vêtement, l'enfile ou le retire, il décide de ses propres mains quand une présence apparaît et quand elle disparaît

Cette machinerie est volontairement pauvre en moyens et riche en métamorphoses. Cordes, crochets, tissus, fumée et corps composent un petit gréement de théâtre. Rien n'est caché : le public voit les mondes se fabriquer, monter, descendre et changer de forme. La métamorphose reste attachée à la même présence. Il y a là quelque chose du théâtre de marionnettes, mais retourné : les fils sont visibles, et le manipulateur est aussi la figure. Cette franchise ne s'arrête pas aux cordes.

Le corps sait avant les mots

Le corps ne vient pas illustrer un texte déjà achevé : il participe à la pensée. Yoni court, rampe, danse, se contracte, s'immobilise, reprend son souffle. L'action physique ouvre un passage à l'émotion et permet de glisser du burlesque à la fragilité, de l'accélération au silence.

Ok Google, musique !

La musique suit elle aussi une trajectoire. Elle est d'abord reçue : plus ancienne que Yoni, elle le fait déjà danser, mais d'une danse dont il a hérité. Vient ensuite une musique qui ne lui appartient pas davantage - celle du dehors, des autres, des lieux où l'on va pour ne plus être seul. Puis tout se resserre vers le chant et une matière sonore plus intime, plus composée, comme si Yoni cessait enfin d'habiter la musique de quelqu'un d'autre pour commencer à chercher la sienne.

Il y a un piano sur le plateau, et quelques notes suffisent. Là où Yoni ne parvient plus à parler, il chante. La musique n'accompagne pas le spectacle de l'extérieur. Elle dit où se trouve le corps, à quel « nous » il tente de se joindre et ce que les mots ne parviennent plus à contenir. Le souffle, le rythme, la voix et le silence font partie du récit.

Que sommes-nous en train de regarder ?

La lumière, la fumée, les objets et les vêtements ne désignent jamais d'emblée une situation. Leur sens se déplace avec le jeu. Une même matière peut accueillir plusieurs images, et ce que le public croyait reconnaître est sans cesse remis en mouvement.

Lorsque des images d'archives surgissent, elles sont volontairement floutées : assez lisibles pour que la violence soit reconnue, assez floues pour ne pas l'exhiber. Elles ne viennent ni expliquer l'histoire ni désigner un camp. Un son aigu, proche d'un ultrason, condense le flux des nouvelles et la violence du monde. Il atteint Yoni autant que la salle. Quand il cesse, le silence devient un soulagement, un espace rendu à la voix.

Texte, mise en scène et interprétation
Isaac Eder



Isaac Eder est comédien, auteur et metteur en scène. Il se forme de 2023 à 2026 à l'ENSAD Montpellier, école dirigée par Gildas Milin, et y obtient le diplôme national supérieur professionnel de comédien avec la mention très bien. Il y travaille notamment avec Anne Alvaro, Jean-François Sivadier, Stuart Seide, Pascal Kirsch, Caroline Proust, Nicolas Doutey et Thierry Thieû Niang, ainsi qu'avec les cinéastes Jean-Baptiste Durand et Mikaël Buch. Il est également titulaire d'une licence Arts du spectacle de l'université Paul-Valéry Montpellier 3.

Au théâtre, il joue dans *Le Legs* de Marivaux, mis en scène par Rodolphe Congé (2024), puis dans *Qui vive*, mis en scène par Robert Cantarella au CDN des 13 Vents (2025). En 2026, il participe à *Peer Gynt* de Marion Guerrero et Marion Aubert et à *You Can Be Do* d'Olivier Martin-Salvan, présentés au Hangar Théâtre dans le cadre du Printemps des Comédiens.

Il tourne également pour le cinéma et s'est formé au doublage. Ténor-baryton, il chante et pratique les percussions. Il danse le swing, le tango, la bachata et le waacking, et travaille le mouvement par la méthode Feldenkrais.

Novembre

Monstres

Elisa Sitbon Kendall

Larzac

Philippe Durand

1336 (parole de Fralibs)

Philippe Durand

Force Bleus

Thomas Gourdy

Tarifs : Abonné.es : 12€ / Plein 28€ / Réduit 19€
-26 ans 12€ (-1€ sur la billetterie en ligne)

theatredebelleville.com • 01 48 06 72 34
16, Passage Piver, Paris XIE